

JOURNÉES D'ÉTÉ
RESTER VIVANT
NUIT DES OURS / L'INSATIABLE / LA PETITE UNIVERSITÉ

Vallorcine du 3 au 6 août 2021

“ Ce sont les circonstances qui nous obligent à penser. Un cheminement mais aussi et peut être surtout une fracture, une surprise, un vide dans le raisonnement. Ça ressemble à une ascension dont on connaît toutes les accroches. On est en sécurité parce qu'on connaît le trajet, la matière même, immuable, mainte fois touchée, accrochée. Et soudain ça décroche. Cette fraction/fracture dans la matière et le temps, cette fulgurance, cet accident s'ouvre sur deux possibilités: la survie possible ou la mort probable. Dans cette béance surgit le nouveau, l'inconnu. Expérience unique, individuelle qui si elle était verbalisée, écrite serait la source d'une pensée nouvelle. C'est ce qui arrive quotidiennement avec le réchauffement climatique. ”

En haute montagne comme dans la mer Méditerranée.

Bruno Boussagol

Sommaire

RESTER VIVANT

- P3.....Edito par Bruno Boussagol
 P4-6.....Pour vous qu'est ce que **RESTER VIVANT** ?
 P7-10-11.....De l'abîme aux cimes entretien
 avec Marie-José Mondzain
 P12-13-14.....Sémantique
 P15.....Le **Programme** des Journées d'été

Informations :

- Les sessions se passent en général en pleine nature, repli en cas de pluie.
- Nous proposons à 50 personnes de participer à ces journées.
- 140 euros pour les 4 jours (inclus Mer de glace et les trois spectacles en soirées)
- Pension possible au gîte que nous occupons. Joindre infos@vietmontagne.org
- Renseignement hôtels, «chez l'habitant» et camping (voir Office du tourisme de Vallorcine)

Réservation



Avec la participation de



RESTER VIVANT 1 000 exemplaires
 Coordination : Bruno Boussagol cokoller@bluewin.ch
 Yumi Célia yumi.celia@gmail.com
 Editeur : la Nuit des Ours www.nuit-des-ours.com
 Maquette : Olivier Perrot
 Imprimeur : CYBERGRAPH
 Fond Couv Conception graphique Instant t. Photo ©Eric Courcier
 Le facebook (et instagram) de la Nuit des Ours : @nuitdesours

« **Nous avons l'art,**

pour ne pas mourir de la vérité ». Friedrich Nietzsche

Le metteur en scène de théâtre que je suis s'interroge sans cesse sur le devenir du théâtre et de l'humanité.

La production théâtrale a toujours offert aux humains des mots et des gestes pour apaiser des conflits majeurs qu'ils généraient. Mais l'emballlement de cette production depuis une cinquantaine d'années suit en France la courbe caractéristique de ce qu'on appelle aujourd'hui l'anthropocène.

Nos scènes théâtrales dégurgitent un flot incessant de paroles tentant de circonscrire la violence du vivre ensemble ici et maintenant. Mais pour les humains, le théâtre n'est pas un art majeur.

Leur projet de vie au quotidien, c'est **RESTER VIVANT**.

Depuis un siècle, l'humanité a conjuré nombre de ses fléaux et en conséquence a crû dans des proportions inédites. La recherche scientifique, l'inventivité technologique, les arts ont renforcé un modèle de développement qui tend à être unique et universel, soumis à un schéma totalitaire, hiérarchisé, régi par le marché, hyper technologique, et de moins en moins négociable.

Un tiers de la population mondiale est en incapacité de répondre aux lois de l'offre et de la demande et se trouve de fait en marge du développement économique. Pour le reste « adapté » de l'humanité, toute remise en question de cette domination imposée comme modèle de référence (« there is no alternative », le TINA de Margaret Thatcher) confronte physiquement et psychiquement l'individu à la poursuite même de son existence.

Il entre alors dans une « zone de turbulence » qu'il va plus ou moins contrôler, de la contestation politique collective à ce qui est considéré plus individuellement comme « conduite à risque ».

Accidents industriels, pandémies, « continent de plastique » crashes financiers, réchauffement climatique irréversible, 6^{ème} extinction de masse dessinent désormais le paysage sans frontières dans lequel se développe l'humanité.

Des individus de tous âges souffrent de faim, de maladies psychiques, industrielles ou ancestrales, de conflits, d'accidents en tous genres. Les plus diplômés d'entre eux migrent, les plus démunies fuient.

Malgré ces mouvements incessants de populations, les perspectives de « rester vivant » se dessinent sans autre point de fuite que la catastrophe systémique, à plus ou moins brève échéance.

La fonction du théâtre étant de créer des outils symboliques pour oeuvrer ensemble aux résolutions des conflits majeurs, elle peine dans ces conditions à produire des « jours heureux »*.

C'est à cette tâche pourtant que nous allons nous atteler pour écrire à terme un « Manifeste pour rester vivant ».

Du 3 au 6 août, rejoignez nos JOURNÉES D'ÉTÉ sur les chemins de Vallorcine.

Bruno Boussagol

* Programme du Conseil National de la Résistance qui a donné par exemple notre Sécurité sociale.

Pour vous qu'est ce que **RESTER VIVANT** ?

Kai Ephon vit entre l'Italie et les États-Unis. C'est un réalisateur, producteur, et photographe américain, qui découvre la vallée.

Quand je sens que mon cœur bat, ça me donne de l'énergie et de l'enthousiasme. Rester créatif fait partie du processus, continuer d'expérimenter toujours ! Rester vivant c'est être présent pendant que les choses se déploient et se manifestent, participer, grandir par expérience. Dans ma maison de Rochester, il y a des hirondelles et des martinets, les regarder suffit à me remplir. Un autre moment où je me sens vraiment vivant, c'est en descendant d'un avion, le moment où le pied se pose sur le sol quand j'arrive dans un nouveau pays, et les moments d'amour amoureux et de connexion avec un autre être.

Jérémy Vallas, Maire de Vallorcine

« Quand j'étais gamin, j'ai toujours dit trois choses : je vais faire ma maison, je vais faire ma famille et je serai maire de Vallorcine avant de mourir, c'est parti d'un délire comme ça ! »

Rester vivant c'est continuer à vivre, à avancer, se concentrer sur ce qu'est la vie. Tu peux partir de toi et dire « je reste vivant » mais si en restant vivant tu détruis le monde, l'objectif est-il soi ou le monde ? J'ai eu beaucoup de chance quand je suis né, je fais partie des 10% de la planète qui ont le plus de chance, alors je me dois de donner un coup de main à ceux qui n'ont pas eu cette chance. Une manière de rester vivant, c'est participer à la vie de tous. J'ai découvert que l'égoïsme était la plus belle des qualités que tu pouvais avoir. Si tu définis le bonheur comme « ton bonheur ne peut dépendre que du bonheur des gens qui t'entourent », tu penses à ton bonheur en voulant rendre les gens autour de toi heureux. Tu veux la vie, pas celle où des gens sont malheureux ou dorment dans la rue, tu ne veux pas la misère mais la vie belle, et donc il faut œuvrer pour ça. Ça m'est arrivé de me dire parfois, là si je tombe je meurs, là si ça se passe mal j'y reste. J'ai pas plus de valeur qu'un autre, ce n'est pas grave, à l'échelle de la vie je ne suis rien.

Éric Courcier, fonctionnaire pour la société de prévention et de secours à la Chamoniarde (Office de Haute Montagne), il travaille à la prévention du risque, il est accompagnateur en montagne, photographe et astronome amateur.

« L'envie de partager pour le bien-être commun disparaît. »

Rester vivant c'est continuer à profiter, sans prendre plus de risque que ce qu'il faudrait. Cette année j'ai perdu deux collègues dans des accidents de montagne. Entre les accidents et le Covid, il faut continuer, persévérer, ce que fait l'espèce humaine depuis le début. Dans quel but ? C'est la grande question, mais rester vivant c'est continuer à vivre malgré tout.

Yves-Marie Maquet, météorologue, navigateur, traileur, traducteur, ancien éditeur, il ne publie jamais un bulletin météo sans haïku.

Au-delà de quelles limites ne peut-on plus rester vivant ? Il y a d'abord le cycle de la vie d'un individu, qui renvoie à la question que le sphinx a posé à Œdipe. Mais si nous faisons abstraction du cycle biologique d'une vie humaine et qu'on introduit la réflexion, rester vivant c'est un devoir, et permettre aux autres de le rester c'en est un aussi. Être « vivant », c'est se doter des moyens de résister aux agressions du milieu. Nous sommes des animaux doués de capacités intellectuelles et qui reçoivent une éducation. Cette éducation est faite pour valoriser la vie et sa protection, son développement et des progrès qui vont avec pour l'ensemble de l'humanité. Il y a forcément des décalages entre les générations face à cette question. J'ai eu affaire à des parents et grands-parents qui ont connu la guerre de 14, la crise de 29, la Seconde Guerre Mondiale, la grippe espagnole, ça fait beaucoup de drames. Aujourd'hui on est confronté au COVID et à la menace liée à l'environnement, la terrible épée de Damoclès de l'évolution climatique. Pour « rester vivant », il est impératif de veiller à ce que l'environnement ne soit pas dégradé au point de rendre la vie impossible.

Luc Moreau, glaciologue et Docteur en Géographie Alpine. Quand il ne se trouve pas sur ou sous un glacier, il enseigne la glaciologie dans les lycées, universités, et aux professionnels de la Montagne. Il a toujours travaillé la vulgarisation de cette science pour transmettre sa passion, aussi en tant qu'accompagnateur. L'été, il raconte la Mer de glace.

Rester vivant ce n'est pas juste respirer et avoir le cœur qui bat, c'est ressentir son cœur battre pour ce qui a du sens pour soi, c'est sentir qu'on est utile pour les siens, les autres, le monde, tenter de rendre possible ce qui nous est utile.

Juliette Seina Deweze, chercheuse-multiformes, originaire de Vallorcine, elle vit en Italie. Juliette est en train de finir un livre, quand il sera publié, elle pourra dire qu'elle est écrivaine, dit-elle. Cet essai est une sorte de parcours de guérison, un mélange de textes qui traite d'une lignée de femmes, d'ancêtres et de vies antérieures. Juliette écrit en français et en italien, elle est également traductrice, elle a aussi travaillé dix ans dans l'agriculture biologique. Elle est praticienne en reiki, Aura-Soma et chromothérapie.

Au cours de ma vie ma manière de rester vivante a évolué. Je me suis beaucoup occupée d'agriculture biologique pendant 10 ans. C'était ce qui avait le plus de sens pour moi, je pensais que c'était ça rester vivant, le fait d'être en contact avec la terre, d'avoir une possibilité d'autonomie alimentaire, recréer des réseaux. Rester proche de cette étincelle qu'ont les enfants. Être vivant, c'est être présent. C'est cette qualité de présence à la vie, au monde, à ce qui nous entoure, que ce soit agréable ou non : se laisser traverser. Plus on guérit et plus on peut le faire. Maintenant je parviens à percevoir que la vie me traverse et je crois que le plus beau sentiment d'être vivant, c'est la gratitude.

Xavier Dunand, accompagnateur en montagne, guide du patrimoine, herbaliste et enseignant de yoga.

C'est le souffle qui fait qu'on est vivant : la respiration. Lorsque l'on naît, c'est la première chose que l'on fait et c'est ce qui nous fait pleurer pour la première fois. C'est un phénomène étonnant et fondateur, tous nos rythmes sont créés à partir de la respiration. On est dans la conscience de cette vie avec la première inspiration et on meurt lors de la dernière expiration. Lorsqu'on vit, on est entre les deux ; l'inspiration et l'expiration, tant qu'on fait ça on est vivant, si on en a conscience. Être « vivant » c'est aussi donner de la place à chaque individu : je respire, tout le monde respire et chacun respire. On a oublié l'individu, la belle part de l'individu qui s'offre au groupe. Une population est composée d'individus qui fonctionnent différemment et cohabitent.

Propos recueillis par **Marine Lemaire**
et **Yumi Célia**

RESTER VIVANT

De l'abîme aux cimes

Beaucoup parleront, à propos de « RESTER VIVANT », de la nécessité d'emprunter des chemins de traverse plutôt que les voies convenues, de s'adapter à ce qui se transforme sans cesse et d'improviser. Quand nous sommes allées voir Marie-José Mondzain*, nos questions étaient préparées en fonction de ce que nous connaissions et apprécions de sa pensée. Nous ne savions pas que le COVID19 l'avait sévèrement frappée, et qu'elle avait éprouvé dans son corps et son psychisme la question de rester vivante.

Alors, notre sujet a dévié, s'est appuyé sur son expérience et ses réflexions récentes de survivante. Et notre dialogue a erré, comme on peut choisir de volontairement s'égarer un peu en balade, au fil des mots.

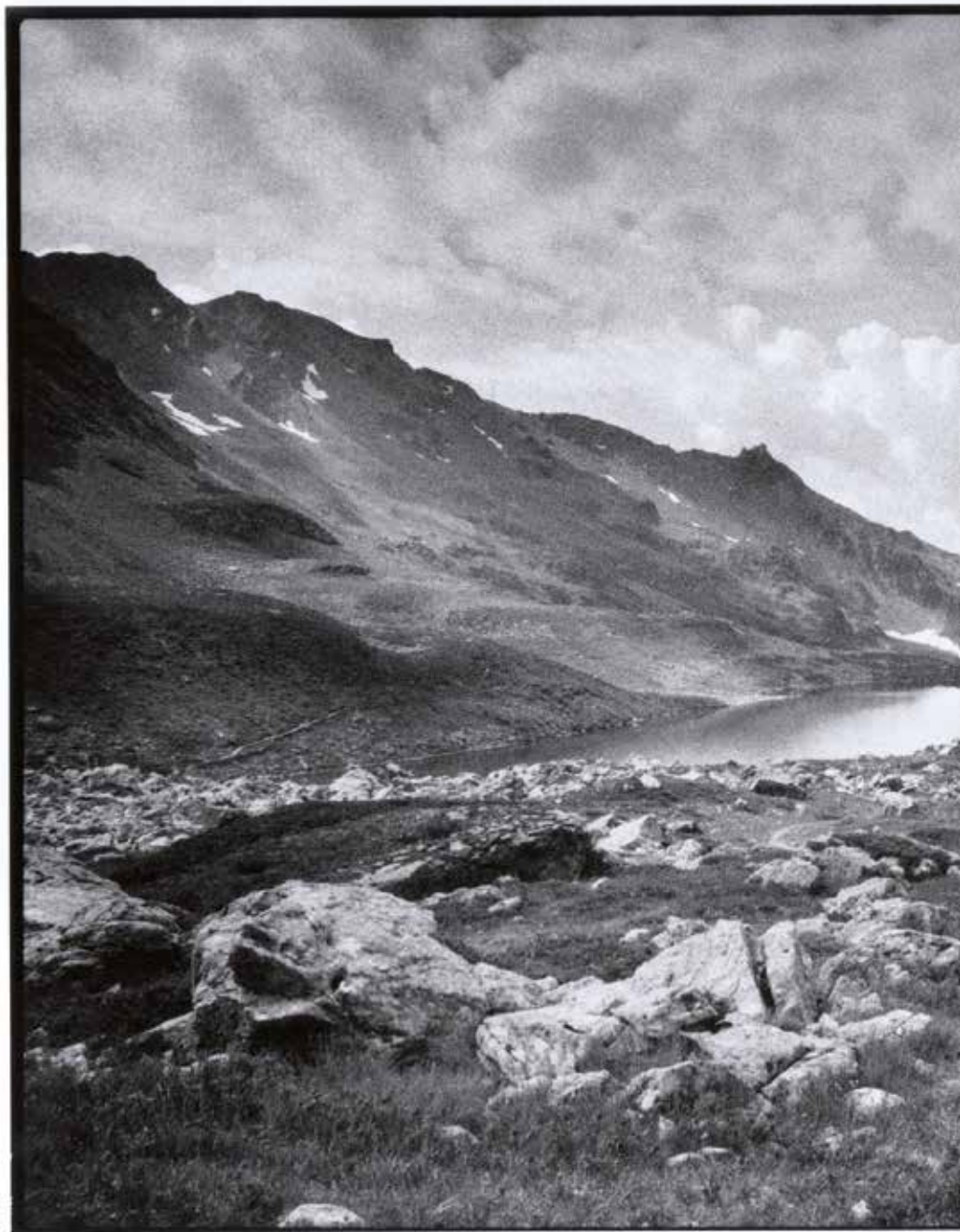
Nous avons donc choisi de faire de cette conversation deux expériences de lecture : l'une aborde sa récente expérience, l'autre dessine une cartographie sémantique à partir des mots et expressions livrés par Marie-José Mondzain, dont nous avons divisé ensemble les définitions.

Marie-José Mondzain, qu'est-ce que « RESTER VIVANT » pour vous ?

Avant même que ma vie ne soit en danger, la Maison des écrivains m'a demandé une intervention sur le thème « survivre ». J'ai donc commencé à écrire sur « qu'est-ce que vivre, qu'est ce que survivre, qu'est ce que résister à la mort ? », surtout sur la tentation de mourir... Jusqu'au moment où j'ai dû être hospitalisée. Là, la première chose que j'ai demandée est un cahier, pour tenir un journal de ce qui m'arrivait.

J'ai commencé à écrire au jour le jour et repris le thème de « survivre ». J'étais alors saturée jusqu'à la colère par l'exploitation médiatique du mot « résilience », c'est n'importe quoi, ça suffit ! Vous ne me ferez pas parler de la résilience ! De quoi se remet-on, de quoi guérit-on ? On survit, oui. La question de la survivance se pose. Qu'est-ce qui fait qu'on résiste à ce qui tue ou qu'on résiste à la tentation de mourir ?

C'est à ce moment là que je me suis plongée dans un travail très particulier, sur *Bartleby* de Melville. Mon édition comportait le texte de Gilles Deleuze, qui voit en *Bartleby* la figure du schizophrène anticapitaliste qui défie l'Amérique toute entière. Cela m'a profondément agacée. Je le lis tout à fait autrement : le texte de Melville est une sorte de modélisation de la question « Vivre ou ne pas vivre ». Donc, quand vous m'avez sollicitée pour « RESTER VIVANT »...



©Maria-Elena Capra, Paysage, 2019

Participe à LA NUIT DES OURS avec une oeuvre plastique qui restera sur les chemins.



« RESTER VIVANT », pas même « vivre » !

Dans le premier texte que j'ai écrit, je suis partie de la phrase de Bichat : « La vie, c'est l'ensemble des forces qui résistent à la mort ». Si elles résistent à la mort, c'est que la mort est une tentation : on ne résiste qu'à la tentation. Je me suis repenchée sur la psychanalyse et la manière dont Freud rend compte de l'organisation de la vie psychique pour sa fameuse hypothèse des pulsions, pulsions de vie et pulsions de mort. Il y a en chaque sujet un rapport à la mort, loin d'être uniquement d'effroi et de résistance, qui peut aussi relever de l'intimité désirante : l'envie de mourir et/ou l'envie de tuer.

Notre rapport à la mort est loin d'être hors du désir, d'être indésirable ou indésirée. Qu'est ce qui nous maintient en vie, qu'est-ce qui fait qu'on résiste à cette tentation ? Quand je vais dans les cimetières, je lis le fameux « Resquiescat in pace » (repose en paix) : la mort est directement associée au repos et à la paix. Le repos, soit l'arrêt du travail ; la paix, soit l'arrêt de la guerre. Résister à la mort, est-ce renoncer à la paix, renoncer au repos, accepter le monde du travail et celui de la guerre ? J'en étais là quand la maladie est arrivée et que je me suis mise à penser à Bartleby : quelqu'un qui résiste, évidemment, à la tentation de vivre, en tout cas à l'ordre de vivre.

Aviez-vous réfléchi à ces questions depuis longtemps ?

Pas du tout !

Vous m'interrogez au moment précis de ces réflexions que les circonstances m'obligent à thématiser, d'abord avec la commande de la Maison des écrivains, ensuite parce que je me suis trouvée moi-même dans une situation dite sévère, avertissant d'ailleurs le corps médical que si mon problème respiratoire s'aggravait, je refusais l'intubation. Au bout de 13 jours à l'hôpital, j'étais sortie d'affaire, mais je suis rentrée chez moi en devant rester sous oxygène en permanence pendant un mois. Tous les jours je prenais des notes. À l'hôpital, j'étais dans une chambre double, avec une autre patiente du COVID, issue d'un milieu extrêmement pauvre et démunie. On a eu une grande amitié.

Cette dame était ravagée, dans un état physique pire que le mien. Nous sommes devenues très amies, j'ai beaucoup parlé avec elle.

La rage, le désir de vivre étaient beaucoup plus déterminés chez elle que chez moi. Parfois la fatigue me faisait penser « *si je m'endors et ne me réveille pas, ce n'est pas grave* ».

Elle, c'était un petit bout de femme dont la vie était un combat depuis toujours ! Son histoire, c'était vivre envers et contre tout – la perte d'un enfant, d'un mari... C'était une personne extrêmement désarmée et démunie, mais quand on lui a dit : « il faut rester trois jours de plus que prévu pour faire un IRM », elle a refusé et signé une décharge pour rentrer chez elle et voir Papillon, son chien!

À côté de cette dame, je me suis trouvée dans une situation très inattendue et très tendue, où la question de rester en vie était posée. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'elle m'a communiqué son énergie, mais en considérant sa vie et la mienne avant de tomber malade, je ne pouvais pas me permettre cette désinvolture – réelle ou non – à l'égard de la mort. Étais-je sincère ou non ? Peut-être que cette attitude n'était là que pour cacher mon angoisse.

Vous êtes-vous sentie sereine, même si sa présence vous a renvoyé au fait que vous n'étiez pas assez battante ?

En commençant à écrire à l'hôpital, j'avais traité cette situation comme une fiction : « *peut-être que c'est irréel et que je vais me réveiller* ». La présence de cette femme a été un rappel au réel. Seule dans la chambre, j'aurais peut-être déliré, entre la fatigue et la solitude – on n'a plus aucun contact, on ne voit plus entrer dans sa chambre que des cosmonautes, sans même voir le visage des gens qui vous soignent ! J'étais entre le réel et la fiction : « *suis-je vraiment dans cette situation ?* » Le rapport à la vie devient une hypothèse parmi d'autres, et pas la plus évidente. Par la gravité de son cas, par sa présence, par sa difficulté à communiquer avec son fils (n'ayant pas de téléphone), ma voisine de chambre représentait un rapport au réel. Elle donnait son épaisseur de réalité à la situation. J'étais peut-être dans un rêve, mais la relation avec cette dame n'en était pas un.

J'ai eu à faire : retrouver son fils, faire installer le téléphone pour qu'elle puisse lui parler. Cela m'a occupée et a conféré son épaisseur de réalité à la situation. Elle m'amusait souvent. Un jour, j'appelle son fils et je lui dis « *ça sonne occupé* » ; elle me répond : « *oui, c'est l'heure où il est occupé au jardin !* » C'est drôle parce que le mot « *occupé* » résonne autrement !

Dans un atelier de philosophie avec des enfants, je leur ai demandé si la peur pouvait être quelque chose de positif. L'un d'entre eux m'a répondu : « *mais "positif", ça veut dire que t'as le COVID ! Il a six ans, et pour lui "positif" veut dire "avoir une maladie".* !

Propos recueillis par **Marine Lemaire**
et **Valérie de Saint-Do**

*** Marie-José Mondzain** est une philosophe française, spécialiste de l'art et dans l'étude du rapport aux images, directrice de recherches au CNRS.

Sémantique

par Marie-José Mondzain

Montagne

Altitude, Sommet, Hauteur

Ascension,

entre sacré et **domination**

La montagne étant haute par définition, elle véhicule par le mot ou par l'image le dépassement, la supériorité, la sublimation, la domination. C'était d'ailleurs un thème dans mon petit cahier, dans survivre, le « sur » était une sorte de super, faire plus que vivre, être au delà de la vie. Est-ce que survivre, c'est surmonter ? La montagne et le mont viennent du verbe monter, et tout ce vocabulaire est celui de l'ascension, de l'élévation, de l'effort qu'il faut faire pour ne pas rester au plus bas. La montagne peut devenir la métaphore de toutes les inégalités, de tous les écarts. À partir de là, au lieu d'avoir une vision hiérarchisée verticalement, on a une vision plus horizontale, dans laquelle la pensée de l'égalité de tous dans le partage de l'espace des biens et des savoirs fait qu'on ne se pose plus la question de la hauteur, réelle ou symbolique, métaphorique ou physique, de ce à quoi on se soumet, ou de ce à quoi on veut accéder.

Tutoyer les nuages

Entre montagne et gratte-ciel,

élévation et domination

Quand l'Amérique a voulu faire une démonstration face au monde de la supériorité de la construction démocratique, ils ont inventé le gratte-ciel. Quand un autre monde a voulu défaire cette image, la faire exploser, il s'en est pris aux tours du World Trade Center. En architecture, la tour vient proposer dans le tissu urbain ce que la montagne suggérait dans la nature. On faisait des châteaux forts sur des crêtes et des lieux où l'on pouvait dominer la plaine et voir l'ennemi arriver. Les dominateurs ont toujours voulu leur Acropole (Acros : élevé), être à l'endroit le plus haut, et c'est véritablement en termes d'Acropole que les Twin Towers ont été détruites. Vous ne verrez jamais un château fort en plaine, Acropolis, c'était la ville haute. Ces constructions marquent aussi les Émirats arabes unis ou Dubaï : ce besoin d'aller chatouiller les nuages pour s'assurer qu'on domine même le désert !

Ce besoin de mettre par terre ce qui prétend toucher le ciel, c'est ce que j'appelle l'orgueil babélien, le mythe de la domination induit par la montagne me paraît très important.

Respirer

Oxygène, Esprit, Souffle, Spiritus, Spirare, Anima.

Traditionnellement on considère que l'air est plus pur en altitude, en sachant qu'il s'y raréfie aussi. Je ne suis pas un grand spécialiste de l'altitude, mais je connais la question de l'oxygène à partir du sport qui m'était le plus cher : la plongée. Quand on plonge, on peut avoir une hyperoxie : une ivresse des profondeurs due à un surplus d'oxygène et là, on est ivre, les gens se laissent tomber et ne remontent pas.

Comment penser la vie autrement que sous son signe? Venir au monde, c'est respirer, sortir d'un liquide amniotique dans lequel le poumon n'a encore rien fait. Le rapport de la respiration à la vie non seulement du corps mais de l'esprit a fait dans la théologie chrétienne, le mot spiritus, spirare, tout le vocabulaire de la respiration est convoqué pour parler du Saint-Esprit, de ce qui est le plus impalpable et quasiment abstrait. Le mot esprit, spiritus, étant aussi étymologiquement à l'origine du vocabulaire respiratoire. Spiritus (esprit), anima (âme), le mouvement, l'animation, la réanimation, la respiration, tous ces mots sont vraiment traversés par le vocabulaire du souffle : une sorte de pneumologie générale qui englobe aussi bien la vie du corps que les opérations de l'esprit.

Angoisse

Gorge et Défilé montagneux

Entre le **vocabulaire paysager** et celui du corps humain

Le fait que cette pandémie aie pour symptômes la suffocation, l'étouffement, la perte de sensibilité, n'est pas sans lien avec la question de l'angoisse. L'angoisse vient d'angustus, ce qui devient si étroit qu'on ne peut plus passer, le défilé, c'est l'idée de la « gorge » serrée, qui est aussi un terme montagneux. Cette gorge à travers laquelle l'air passe, par laquelle il faut passer, qui peut être si étroite qu'on va mourir dans les gorges... à moins qu'au contraire, il ne faille en passer par là comme en témoigne l'expression latine Per angusta ad augusta : par ce qu'il y a de plus étroit, on va vers ce qu'il y a de plus auguste et sacré. Il y a une sublimation de la gorge, du défilé, de ce qu'il faut endurer pour accéder à une vie meilleure ou à une autre vie.

Occupation

Spatiale, temporelle, imaginaire

Étendue et colonisation

Le mot occupation résonne à beaucoup de niveaux. Si j'ai une occupation, cela m'engage dans quelque chose qui va m'habiter, c'est moi qui suis occupée, comme le monsieur dans son jardin. C'est le fait de remplir son temps par

quelque chose qui mobilise toute mon énergie. Cette façon de penser l'occupation est temporelle.

Il y a l'occupation spatiale : passer son temps dans un lieu, pérenniser l'usage que l'on fait d'un espace. Vient ensuite la question de la légitimité de cette occupation. Squatter, c'est occuper d'une manière légitime selon les uns, hors la loi selon les autres. On bascule sur la dimension juridique, le squat, la ZAD, la colonie. Non seulement on est dans le cadre du droit mais on peut invoquer la question des rapports de force, avec les forces de l'ordre dans les squats, avec ceux qui sont expropriés dans la colonisation.

On ne peut pas confondre la question du droit posée par l'occupation spatiale avec d'autres usages du mot occuper.

Cette question de l'occupation me préoccupe. Ce n'est pas que l'occupation territoriale, c'est aussi la façon d'être envahis intérieurement. J'ai écrit le petit livre⁽¹⁾ sur ce que j'appelle la « décolonisation de l'imaginaire » pour dire que nous sommes occupés. Le capitalisme colonise aussi les corps et les esprits. Les gens sont occupés par la peur, celle de l'invasion par exemple ; voir arriver des gens dans un port italien ou aux portes d'une ville, et croire que c'est une invasion, que nous allons être occupés, c'est un renversement pervers de la question coloniale, comme si cette immigration était un autre visage de l'épidémie.

Résistance

Vivre c'est toujours survivre

Quand je parle de résistance à la mort, ce que j'exprime est lié à mon point de départ, la citation de Bichat « La vie, c'est l'ensemble des forces qui résistent à la mort ». Le nouveau né qui pousse son cri d'arrivée au monde fait son premier acte de résistance à la mort. D'où le moment où j'ai écrit « vivre, c'est toujours survivre ». C'est évident que quand on résiste au nazisme ou à M. Macron, on entre dans le champ politique. Mais cette résistance au sens politique ne défend pas que la vie : elle défend la vie ensemble, le sens de la vie. Une chose est de mettre la vie en jeu par rapport à la tentation de mourir, une autre celle de l'organisation collective de la vie ensemble. On entre alors dans un autre champ de résistance au point même, comme l'ont fait les révolutionnaires, de mettre leur propre vie en danger pour défendre cette vie en commun. On ne devient pas soldat et résistant parce qu'on est tenté par la mort, mais parce qu'on ne veut pas être tenté par ce qui est tué : la mort de la liberté, la mort de la dignité.

Propos recueillis par **Marine Lemaire**
et **Valérie de Saint-Do**

1. **Marie-José Mondzain**,

K comme Kolonie, Kafka et la décolonisation de l'imaginaire,
La Fabrique Éditions, 2020, 241p

PROGRAMME

JOURNÉES D'ÉTÉ RESTER VIVANT

du mardi 3 au vendredi 6 août 2021

Mardi 3

« Le réchauffement climatique, ici et maintenant »

10h / 12h30 : accueil et présentations avec l'INSATIABLE

12h30 / 14h : repas / détente

14h / 17h30 : exposés / discussions / activités avec Diana Ruiz Pino (océanographe, membre du GIEC) et Yves-Marie Maquet (météorologue) (...)

18h : conférence sur les glaciers avec Jean-Baptiste Bosson organisée par le Conservatoire des Aiguilles Rouges au Pôle culturel de Vallorcine (au dessus de l'Office de tourisme)

Mercredi 4

« La montagne, des mythes à son exploitation »

10h / 12h : exposé / discussion / activités avec Dominique Ancey (Présidente de Valorsnà) et Luc Moreau (glaciologue) (...)

12h / 18h : déplacement et visite de la Mer de glace avec Luc Moreau (prévoir picnic durant le déplacement en train)

18h30 : apéro-concert avec OGINO à SKIROC, Vallorcine

Jeudi 5

« Nous avons l'art, pour ne pas mourir de la vérité » (Nietzsche)

10h / 12h30 : exposés / discussions / activités avec Valérie de Saint-Do (autrice) et Zsazsa Mercury (plasticienne)

12h30 / 14h : repas / détente

14h / 18h : exposés / discussions / activités avec Corinne Morel Darleux (autrice), André Larivière (artiste) et Walter Bouvais (économiste)

19h : apéro-concert avec ZÄRHZÄ, à la Buvette de la cascade de Bérard

21h : départ pour le spectacle

21h30 / 22h30 : « VOLTE-FACE IN NO SENS », spectacle en immersion sonore et visuelle autour de la nécessité d'une « mémoire pour le futur » avec la Cie Omnibus

Vendredi 6

« Les solidarités à travers le temps et l'espace : la mémoire du futur »

10h / 12h30 : lecture participative de La Supplication de Svetlana Alexievitch et discussion, avec Chantal Puccio (metteuse en scène)

12h30 / 14h : repas / détente

14h / 18h : Bilan et perspectives avec l'équipe de l'INSATIABLE

21h : concert/projections du Festival Orgues, musiques et cimes à La Lyre (Vallorcine)

INSCRIPTIONS
www.nuit-des-ours.com

2 > 8
AOUT
2021

NUITS ARTISTIQUES

ARTS VIVANTS

JOURNÉES D'ÉTÉ

LA
NUIT
DES
OURS

ARTS DU CHEMIN

EXPÉRIMENTATIONS

MOUVEMENT ARTISTIQUE VALLORCIN

LES PREAMBULES: du 2 au 7 août de Servoz à Finhaut

LA NUIT DES OURS: le samedi 7 août à Vallorcine

LA NUIT DES OURS: le dimanche 8 août à Vallorcine

CRÉER C'EST RÉSISTER
RÉSISTER C'EST CRÉER



www.nuit-des-ours.com

Renseignements → Office de tourisme 183 route des Confins du Valais 74 660 Vallorcine 04 50 54 60 71
Direction artistique : Bruno Boussagol 06 08 22 79 71